

Nouvelle inédite de Jean d'Aillon
publiée en feuilleton tous les mois

Tous droits réservés

*Une enquête de Nicolas Poulain,
lieutenant du prévôt d'Île-de-France*

***Le faux monnayeur bouilli
tout vif***

2

Quand le compagnon orfèvre Buridan Argenton rentra de son travail, le procureur l'attendait. Accusé, le jeune pensionnaire nia d'abord avec véhémence, mais quand maître Carrel lui montra la pièce d'or, le menaçait d'arrestation et d'être questionné aux brodequins, il s'effondra et confessa tout.

— Très jeune j'avais déjà du talent pour dessiner, monsieur. À Provins, mon père m'avait mis en apprentissage chez un orfèvre et je crois que j'étais bon ouvrier. J'ai tout perdu par amitié. Un de mes compagnons de jeunesse, que j'aimais comme un frère, était fils d'un fermier. Un soir, il m'expliqua avoir été trompé par un marchand qui lui avait vendu des moutons morts peu après de maladie. Il s'était endetté envers ce voleur et ne pouvait payer sa dette aussi avait-il décidé de se jeter dans la rivière plutôt que d'être exposé au pilori et de partir aux galères. Je l'ai aidé en fabriquant la somme qui lui manquait. J'ai gravé des trousseaux de demi-écus à l'effigie de la couronne royale, puis j'ai coulé un alliage avec du bronze recouvert d'un enduit d'or. J'y ai englouti le peu que j'avais, car chaque pièce me revenait à quatre sols tournois, mais mon ami put payer sa dette et me jura une amitié éternelle.

» Je ne sais pas pourquoi, je conservai ces trousseaux. Quelques temps plus tard, mon ami me présenta un prêtre qui voulait se rendre en pèlerinage à Rome. C'était un saint homme, mais il était pauvre. Pour l'aider, mon ami me suggéra de lui fabriquer vingt ou trente faux écus. Je refusai tant le péril était grand, mais le prêtre me supplia. C'était un homme bon et doux qui me convainquit que faire des fausses pièces n'était pas répréhensible si c'était pour le service du Seigneur. Je lui fis donc quinze demi-écus dont il me fournit l'or pour les dorer.

— Ensuite, s'enquit sévèrement Carrel, peu touché par ce récit empreint d'amour et d'amitié.

— Malheureusement ce prêtre fut pris et, sous la torture, il donna mon nom. Mon ami me prévint à temps aussi je parvins à m'enfuir à Paris. J'avais pu emporter mes outils et quelques pièces de

monnaie que j'avais gravées, ainsi que les trousseaux. Grâce à ces faux écus, je pus vivre quelque temps jusqu'à ce que je trouve un orfèvre qui acceptât de m'engager au vu de mon travail. C'était maître Brindor.

— Et vous l'avez récompensé en continuant votre travail de faussaire, lâcha le procureur avec mépris.

— Je ne voulais pas, monsieur, je vous le jure, mais mon maître me donne dix sols par jour et ne peut pas me loger tant les maisons du pont au Change sont minuscules. Il a déjà un compagnon qui dort dans la boutique, sur une paillasse. Comme il n'est pas très fortuné, il ne nous nourrit que de bouillie d'avoine avec un peu de graisse de porc. Nous avons toujours faim, monsieur. Le septier de froment est vendu huit écus aux Halles, le pain est à vingt sous. Vous savez que les rues sont pleines de mendiants, devons-nous mendier nous aussi, ou aller manger les épis dans les champs comme les miséreux qui meurent de faim dans les campagnes ?

— Chacun doit accepter la place que Notre Seigneur lui a donnée et supporter son sort.

Un lourd silence s'installa jusqu'à ce qu'Argenton reprenne :

— Après avoir dépensé mes fausses pièces, je ne pouvais en faire d'autres, car même quand notre maître s'absentait, j'étais toujours avec mon autre compagnon. Finalement, ayant confiance en lui, car nous partagions tout, je lui dis ce que je voulais faire. Il avait si faim qu'il accepta de m'aider. Nous fîmes quelques demi-écus qu'il échangea avec de véritables de la cassette de notre maître, dont il avait la clef.

» C'est ainsi que j'ai pu prendre une chambre chez vous, monsieur, mais je vous jure que je ne vous ai jamais donné de fausses pièces. J'ignore comment votre servante a pu payer ce drapier avec un faux écu.

— Vous méritez la corde !

— Pitié, maître ! Les temps sont si durs pour nous, pauvres compagnons. Comment pouvons-nous vivre si on ne nous nourrit pas suffisamment ?

— Je veux bien ne rien dévoiler si vous gardez à l'avenir un comportement exemplaire, déclara le procureur avec magnanimité.

— Je vous le jure, maître ! Je détruirai les trousseaux et plus jamais je ne recommencerai, promit le jeune homme en tombant à genoux de soulagement.

— Je n'ai aucune confiance dans un voleur ! Vous me porterez vos trousseaux que je garderai dans mon coffre.

3.

Deux jours plus tard eut lieu une réunion de la sainte union au collège de Fortet. Si le procureur Carrel allait à toutes ces assemblées, ce n'était pas le cas de son ami drapier. Pourtant, ce soir-là, il y était et quelques-uns de ses amis s'étonnèrent même qu'il ait coupé sa belle barbe en fer à cheval. Il leur expliqua en riant qu'il y avait été contraint à cause des poux dont il ne parvenait pas à se débarrasser, mais qu'il la ferait repousser.

À la sortie, il proposa au procureur de rentrer en sa compagnie. Chacun avait une lanterne et une dague, mais il valait mieux circuler à plusieurs la nuit à cause des bandes de mauvais garçons, nombreuses dans l'Université où les clercs étaient redoutables et le guet absent.

En chemin, découvrant un cadavre d'enfant sous un porche, ils parlèrent de la misère du temps et des pauvres qui mouraient de froid ou de faim chaque jour dans les rues. Pour les aider, les bourgeois comme eux étaient taxés d'aumônes qui s'ajoutaient à tout ce qu'ils devaient déjà payer. Ils en vinrent donc naturellement aux impôts qui les pressuraient.

— J'ai dû déboursier deux cents écus à Scipion Sardini pour pouvoir continuer à exercer ma charge de procureur, fit Carrel, outré.

— Et moi, j'ai été taxé de trois sous par aune de drap. Et comme si ce n'était pas suffisant, on parle de nouveaux impôts. On dit que le roi veut collecter six cent mille écus à prélever sur les plus aisés de la ville.

— C'est impossible ! Où trouverons-nous pareille somme ?

— Seule la sainte union et monseigneur de Guise pourront nous sauver, répliqua le drapier.

— Mais quand ? Le duc a toujours promis plus de beurre que de pain ! Cela fait un an qu'on l'attend pour qu'il chasse le bougre !

— S'il ne vient pas, nous prendrons les armes, et nous le chasserons nous-même, déclara martialement le drapier.

— Les armes ? Vous souvenez-vous de ce Nicolas Poulain qui a quitté Paris ? Il a à peine acheté de quoi équiper un millier d'hommes. Moi je n'ai rien eu ! À part cette dague, je n'ai que la pique que j'utilise pour le guet et une vieille épée ébréchée de mon père. Ce n'est pas avec ça que je me battrais contre les Suisses ! Il nous faudrait des mousquets, des arquebuses, des cuirasses !

Le drapier ne répliqua pas. Ils passèrent le petit Pont, désert, et entrèrent dans l'Île.

— Je pourrais acheter de quoi vous équiper quand j'irai à Arras chercher du drap, proposa-t-il alors qu'ils passaient devant le porche de la pharmacie de l'Hôtel-Dieu. J'envisage de me procurer quelques armes que je cacherai dans mes tissus.

— Et comment les payerais-je ?

Le drapier ne répondit pas. Cependant, au bout d'un moment de marche silencieuse, il demanda :

— Vous avez toujours les trousseaux ?

— Faire de la fausse monnaie ? Mais ce serait un crime ! s'inquiéta le procureur.

— Dans le royaume, certainement, mais s'il s'agit de payer des armuriers espagnols, ce ne serait pas si grave. Au contraire !

Carrel resta silencieux tant l'affaire lui paraissait dangereuse. Le samedi précédent, il avait assisté dans la cour du Palais à la pendaison d'un avocat au parlement, François Le Breton, condamné comme criminel de lèse majesté en raison d'un livre qu'il avait écrit plein de propos injurieux contre le roi, le chancelier et le parlement. La justice était de plus en plus en plus expéditive. Lui-même, dans ses réquisitoires, demandait très souvent la mort, même pour les petits délits, et les appels étaient presque toujours refusés.

Déjà, il s'inquiétait beaucoup pour les trousseaux qu'il gardait et il songeait à s'en débarrasser. Mais il est vrai que s'il pouvait s'équiper, il obtiendrait plus facilement une place de capitaine dans l'armée de la Ligue. Il lui vint même à l'idée que s'il faisait faire suffisamment de faux écus, son ami drapier pourrait acheter une telle quantité d'armes qu'il pourrait en offrir à la Ligue. Il aurait alors une toute autre position dans la confrérie. Pourquoi ne deviendrait-il pas un jour membre du conseil des Seize ? Jean Bussy, procureur au Châtelet comme lui, y était bien parvenu.

— Combien faudrait-il ?

— En un mois, vos orfèvres doivent bien pouvoir fabriquer trois cent écus. Avec ça, je peux vous acheter mousquet, épée, casque, cuirasse, et même d'autres armes que vous revendriez facilement.

Le procureur se passa longuement la main sur le visage. C'était tentant, bien que terriblement risqué.

— Il faut distinguer les lois du roi, qui est un tyran, de celle de la Ligue, nous a rappelé le curé Boucher tout à l'heure. On m'a rapporté que Salvancy n'avait pas hésité à braver les lois du royaume pour nous permettre d'acheter des armes.

— Il a tout perdu ! remarqua aigrement le procureur.

— Mais dès que Guise sera là, il récupéra ses biens au centuple.

— C'est vrai.

De nouveau, il se tut. Ils arrivaient au Pont au Change, bordé de boutiques d'orfèvres, de joailliers et de changeurs.

— Si on est découvert... fit craintivement le procureur, tandis qu'ils passaient devant l'échoppe de l'orfèvre Brindor.

— Comment cela se pourrait-il ? Vous n'aurez qu'à dire à votre pensionnaire que c'est pour la Ligue, et que s'il parle, il perdra la vie.

Carrel observa le silence un moment avant de demander :

— Ensuite ?

— Passez à ma boutique pour m'acheter du drap, et remettez-moi discrètement la fausse monnaie. Quand j'irai à Arras, j'achèterai vos armes.

Ils arrivaient rue Saint-Denis. Carrel serra la main du drapier en lui disant :

— N'hésitez pas à prendre quelques mousquets de plus, je pense pouvoir les vendre facilement.

En chemin, il avait songé à quelques conseillers prêts à mettre une centaine d'écus dans un mousquet. Il pourrait facilement gagner un millier de livres dans cette entreprise.

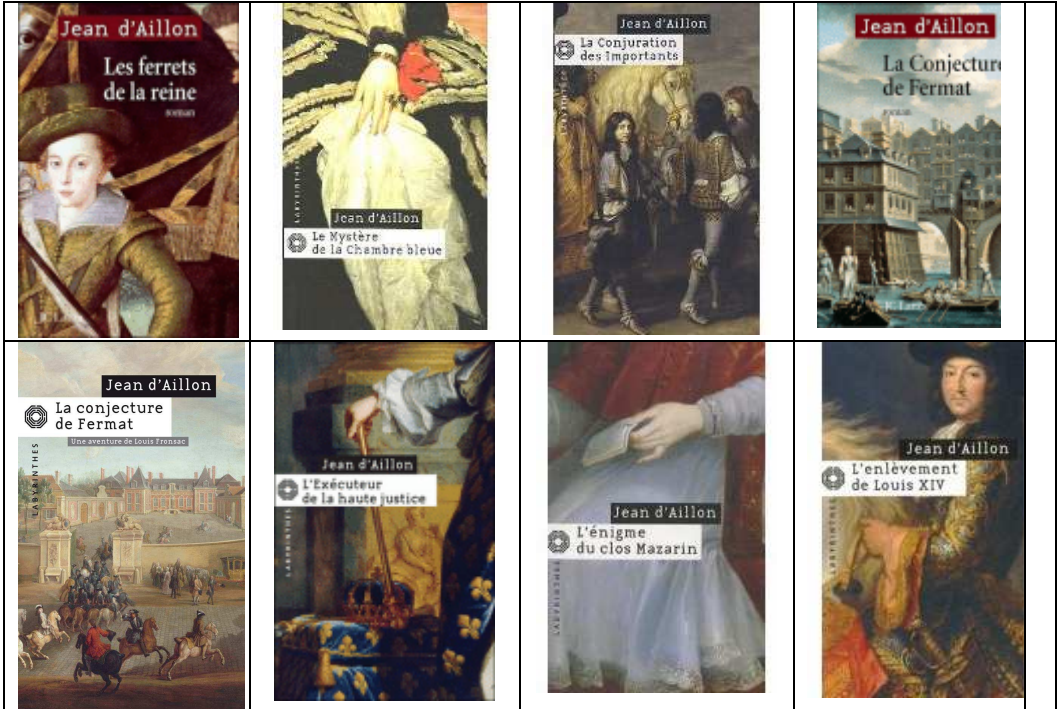
Le 16 décembre, il se rendit à la boutique du drapier pour lui remettre discrètement un sac contenant trois cent demi-écus, soit près de cinq cent livres.

www.grand-chatelet.net

Vous pouvez joindre l'auteur :
aillon@laposte.net

<http://jdaillon.canalblog.com/>

http://www.facebook.com/people/Aillon_Jean/728847654





LA GUERRE DES TROIS HENRI

